

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et C^{ie} pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 3 Novembre 1866.

BULLETIN.

La question romaine revient au premier rang de celles qui préoccupent l'opinion publique.

On a reçu d'importants renseignements sur le consistoire tenu par le Pape. Sa Sainteeté, après s'être élevée contre les éléments qui se sont produits en Italie, s'est déclarée prête à souffrir même la mort pour soutenir les droits sacrés du Saint-Siège.

Les préliminaires du traité de commerce entre la France et l'Autriche ont été signés au ministère des affaires étrangères.

Le Moniteur a confirmé les bruits répandus depuis quelque temps sur divers changements à introduire dans l'organisation de notre armée.

L'Empereur, dont la compétence à l'égard de ces questions est appréciée non seulement en France mais en Europe, se réserve la haute direction des délibérations de l'Assemblée.

Le malheur qui vient d'atteindre les populations voisines des rivières et des fleuves appelle un double effort : la réparation et la préservation.

Dans un rapport adressé à l'Empereur, M. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics signale les principaux systèmes imaginés pour retarder l'écoulement des eaux et la coïncidence des crues des divers affluents avec celle de la rivière principale.

Le rapport se termine ainsi : « Dès que le programme des ouvrages à entreprendre aura été définitivement arrêté et que des ressources spéciales auront été affectées à leur exécution, l'administration des travaux publics appliquera tous ses efforts et tout son dévouement à l'accomplissement de l'œuvre importante que Votre Majesté a daigné lui confier. »

Les nouvelles du Mexique annoncent que la situation n'a pas changé. Le mouvement de concentration de nos troupes s'opère sans difficultés.

Nous lisons dans le Bulletin de Paris : « La révolte des Candiotès semble tou-

cher au dénouement prévu. On écrit de Constantinople :

Après la sanglante bataille de Vrissa, les insurgés ont déposé les armes et capitulé. On compte parmi eux 3 officiers et 135 officiers subalternes grecs qui ont été conduits comme prisonniers de guerre dans la forteresse.

A Madrid, le gouvernement continue ses réformes intérieures. Le discours du ministre des colonies à l'ouverture des conférences relatives aux Antilles, fait espérer des résultats qui satisferont pleinement les vœux des populations de l'île de Cuba.

J. REBOUX.

Le dernier bilan de la Banque de France ne signale que des changements pour ainsi dire insignifiants dans la situation de ce grand établissement.

Nous lisons dans le Moniteur industriel :

M. Balbie, professeur à la Faculté du droit de Paris, entendu dans l'enquête terminée au commencement de cette année sur les sociétés de coopération après avoir déclaré que de toutes les formes de la coopération, les sociétés de production étaient celles qui offraient le plus de difficultés dans l'application.

A Lyon, au contraire, c'est la forme de société de consommation qui d'abord est appliquée. C'est à peine si l'on songe encore à fonder des sociétés de crédit.

de l'industrie lyonnaise. La matière première, la soie, est fort chère, et pour de telles entreprises, des capitaux considérables sont nécessaires, des ouvriers nombreux ont été entraînés à former une société de production, mais ils ne veulent commencer à fabriquer que lorsqu'ils auront 200,000 francs, et ils n'ont encore que 80,000 francs.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence-Havas nous transmet les télégrammes suivants :

Constantinople, 31 octobre. Après la sanglante bataille de Vrissa, les insurgés ont déposé les armes et ont capitulé. On compte parmi eux 3 officiers supérieurs et 135 officiers subalternes grecs qui ont été conduits comme prisonniers de guerre dans la forteresse.

Constantinople, 1^{er} novembre. Il y avait 10,000 combattants dans la dernière bataille qui a eu lieu dans l'île de Candie. Les Grecs ont eu 700 morts, mais les Turcs ont aussi subi de grandes pertes.

Constantinople, 1^{er} novembre. Le bulletin officiel reçu par la Porte sur les dernières opérations, constate qu'après la prise d'Apokrosia, les insurgés candiotès se sont enfuis en désordre, sur la montagne de Spakia.

Trieste, 2 novembre. La malle du Levant apporte les avis suivants : Athènes, 29 octobre. — Les banquiers grecs à Constantinople ont prêté à la Porte la somme de un million de livres sterling.

Marseille, 2 novembre. Quinze navires chargés de blé sont entrés depuis mercredi dans notre port. L'écoulement est lent, mais les prix se maintiennent malgré la lourdeur du marché.

CORRESPONDANCE

Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant, extrait de nos correspondances :

Paris, 2 novembre. On assure que le Moniteur publiera demain les principales nominations diplomatiques dont il est question depuis quelques jours. M. Bouret remplacera M. le marquis de Moustier à Constantinople ; M. de Moulthon remplacera M. Bouret à Lisbonne ; M. le marquis de Banneville sera nommé ambassadeur en Suisse ; M. Berthemy remplacera M. de Montholon à Washington ; M. de Banneville aura M. Desprez pour successeur.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 4 NOVEMBRE 1866.

— 2. —

LE DÉMON DU JEU

— 1. —

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 31 octobre.

— Mais, mon père, avec votre permission, le signor Deodati de Lucques est extrêmement riche et de haute noblesse, dit la jeune fille d'un ton triste.

— Et s'il est avare, Marie, accepterait-il les conditions que je veux lui poser ? Ce que je dois lui demander, c'est la renonciation à une partie considérable de sa fortune en faveur de son neveu Geronimo.

la puissante maison des Buonvisi avait bien plus de droit à ma sympathie et à la tienne...

— Simon Turchi ! dit la jeune fille en soupirant et en laissant tomber avec découragement la tête sur sa poitrine.

— Ce pauvre signor Turchi, reprit le père, que n'a-t-il pas fait, durant trois ans, pour te prouver son amour chevaleresque ? Fêtes, banquets, concerts, promenades en gondole sur l'Escaut, il n'a rien épargné, et a sacrifié des monceaux d'or pour te plaire ? Tu n'étais pas mal disposée pour lui autrefois, Marie ; mais depuis qu'il a été attaqué la nuit dans la rue par des assassins inconnus et qu'il a reçu cette fatale blessure au visage, il est bien changé à tes yeux.

— Moi haïr le signor Turchi ? s'écria la jeune fille comme éffrayée de cette accusation, mon père bien aimé, ne croyez pas cela !

— C'est un beau et imposant gentilhomme, mon enfant.

— Oui, mon père ; il est depuis longtemps l'ami intime du signor Geronimo (1). Van de Werve prit la main de sa fille et dit d'une voix douce :

(1) Deux notables négociants italiens, tous deux d'origine noble et nés à Lucques, qui, comme compatriotes, étaient grands amis. VAN METERENS, Histoire des Pays-Bas. T. I.

estimé de tout le monde, comme associé et administrateur de la célèbre maison de commerce des Buonvisi, Consulte toi mieux dans ton choix, Marie, satisfais-tu en vœux tes frères et au mien ; il en est emps encore.

Des larmes brillèrent dans les yeux de la jeune fille ; cependant ce fut avec une douce résignation qu'elle répondit : — Mon père, je suis votre humble servante. Ordonnez ; j'obéirai sans murmure et je baisera humblement la main vénérée qui m'impose un douloureux sacrifice.

A ces mots, elle sentit sa force d'âme succomber ; elle porta les mains à ses yeux en sanglotant ; et des larmes tombèrent à ses pieds comme des perles brillantes sur le pavé de marbre.

Pendant quelques instants M. Van de Werve contempla sa fille avec une pitié croissante ; puis, vaincu par la vue de sa douleur, il lui reprit la main et la pressant tendrement, il lui dit :

— Allons, ma bonne Marie, ne pleure pas davantage. Nous verrons ce que répondra le signor Deodati quand je lui ferai mes conditions. Geronimo est d'une haute naissance ; si son oncle consent à le doter d'une fortune suffisante, que ton vœu s'accomplisse.

— O mon père bien-aimé, dit la jeune fille toujours en larmes, cela dépend de votre plus ou moins de condescendance. Si vous demandez au signor Deodati des choses impossibles...

— Non, non, sois tranquille, dit M. Van de Werve en l'interrompant, je m'efforcerais de remplir mon devoir comme père, et en même temps de faire tout ce qui est possible

pour te garder de nouveaux chagrins. Es-tu contente, maintenant ?

La jeune fille embrassa silencieusement son père, et il y avait une si fervente reconnaissance dans son regard que M. Van de Werve se sentit tout ému et murmura en souriant :

— Flatteuse ! que pourrais-tu te refuser ? L'âge, l'expérience, la prudence tout doit céder devant un seul regard de tes yeux. Cache ton émotion ; j'entends quelque chose dans le vestibule.

Un domestique ouvrit la porte et dit, en introduisant quelqu'un :

— Le signor Geronimo. Le jeune gentilhomme qui parut dans la salle se distinguait par sa taille svelte et élancée et par la gracieuse élégance de son attitude et de ses manières. Ses yeux et son front étaient teints de cette légère et transparente nuance brune qui s'ajoute tant à la beauté virile du visage chez certaines nations du Midi.

Bien que, dès le seuil de la salle, il cherchât à donner à son visage la sérénité de la joie, il y restait cependant une expression de tristesse qui n'échappa pas à l'œil de Marie.

Le costume de Geronimo était simple en comparaison de la riche toilette des autres nobles italiens, ses compatriotes. Il portait un chapeau de feutre avec une plume pendante, un manteau à l'espagnole, un

pourpoint de drap anglais doublé de fourrure noire, des hauts-de-chausses de satin violet et des bottes grises. Seule, l'épée suspendue à son côté, tranchait sur son modeste accoutrement par sa poignée étincelante et attestait par les armoiries qui y étaient gravées qu'il appartenait à une famille noble.

— Che la pace sia in quella casa ! (1) dit-il en entrant dans la salle.

Il s'inclina profondément devant M. Van de Werve, et murmura un respectueux salut ; mais les signes de douleur qu'il aperçut sur le visage de Marie, le saisirent tellement qu'il fit trêve aux cérémonies pour fixer sur la jeune fille un regard interrogateur. Des larmes brillaient dans les yeux de Marie, et cependant elle souriait avec joie...

— Marie est singulièrement impressionnable de sa nature, signor Geronimo, dit M. Van de Werve. Je lui parlais de sa bonne mère d'heureuse mémoire ; elle pleurait... Et voilà que vous paraissez, et elle sourit, comme si elle n'avait pas eu de chagrin...

La jeune fille n'attendit pas la fin de cette explication ; avant que son père cessât de parler, elle prit son bien-aimé par le bras et le conduisit devant la fenêtre. Elle lui montra la girouette et dit :

— Voyez, Geronimo, le vent est à l'ouest.

— Je le sais depuis cette nuit, Marie, répondit le jeune homme avec un soupir involontaire.

(1) Que la paix soit dans cette maison !